

La comparaison Dakar/Tunis aide également à comprendre les raisons pour lesquelles les opérations de production de l'espace constituent éventuellement des facteurs de structuration sociale et politique. D'abord, ce sont des instruments de pouvoir. La refonte des territoires politico-administratifs aide ainsi l'Etat à asseoir son autorité en accentuant les régulations de contrôle grâce au re-quadrillage administratif (Tunis en 1991), ou en dotant ses réseaux de clientèle de nouveaux espaces d'action politique, grâce à la décentralisation (Dakar en 1996). Dans un autre domaine, les opérations d'équipement participent à la construction de la légitimité des « entrepreneurs » politiques en exprimant aux yeux de tous la puissance de ces derniers, auteurs présumés de l'équipement des quartiers. Ensuite, les opérations de production de l'espace constituent de remarquables objets de négociation du lien politique, et de fixation des normes relationnelles entre l'Etat et les mal lotis, lesquels ajustent leurs initiatives pour accéder aux équipements en fonction des normes et des règles fixées par l'aide internationale et par les ONG, à Dakar, ou par l'Etat, à Tunis. Enfin, la production de l'espace forme un ensemble de signes, peut-être même un « langage commun », dont l'analyse permet de déterminer quelques traits des cultures politiques locales, par exemple les figures emblématiques de l'autorité.

Dans la banlieue de Dakar, la figure du « patron » ou du « notable » est prépondérante, ce qui tend à montrer que, dans la banlieue dakaroise comme dans les campagnes de l'intérieur du pays, la relation de clientèle et le courtage continuent de jouer un rôle déterminant dans la culture politique. Dans la banlieue de Tunis, c'est davantage la figure du « prince » qui est mise en avant, la réhabilitation étant systématiquement assimilée par les médias à un acte de générosité et à une expression de la sollicitude du chef de l'Etat envers les pauvres, comme si la réhabilitation relevait non du registre des actions de l'Etat en tant que collectivité, mais de celui des largesses princières, si bien que la culture de la sujétion paraît être au cœur du système politique dans la Tunisie des années quatre-vingt-dix.

Tisser les relations sociales dans les rites et la matière. Représentations de l'ordre social, des valeurs et de l'appartenance à Douiret, village berbérophone du sud-est tunisien

Véronique PARDO

Thèse dirigée par Daniel de Coppet (MNHN/ EHESS) jusqu'à son décès le 21 mars.

Thèse de doctorat en anthropologie sociale, sous la direction de Bruno Martinelli, soutenue à la Maison méditerranéenne des Sciences de l'Homme /Université de Provence à Aix-en-Provence, soutenue en avril 2003.

La société de Douiret est une société rurale de montagne du sud-est tunisien. Les populations berbérophones qui ont construit ces villages fortifiés, ksar/ksour, dans la région concernée ont été appelés les *jbalīya*, "gens de la montagne". Les habitants du village sont arabophones (arabe dialectal tunisien avec des particularités régionales propres à cette région du sud, gouvernorat de Tataouine) et berbérophones (Chelha, variante du Tamazight).

Ce travail consiste en une étude de la spécificité des relations sociales au sein d'un village de *jbalīya*, Douiret, au travers du filtre de l'appartenance perçue comme déterminante dès son niveau englobant, celui défini par le fait d'être « de la montagne » et de parler le chelha. Le sens fort de l'appartenance et la façon dont les douiri se définissent ou se différencient eux mêmes sont le fil conducteur de cette thèse et sa problématique. Le sentiment d'appartenance ou sentiment de faire partie de cet entre-nous est à la fois issu et constitué par le village, son territoire et son terroir. Ce concept d'entre-nous emprunté à E. Lévinas (1989/1990/1991) nous situe dans une perception de l'être comme personne en relation. Le 'nous' est l'ensemble, le groupe, la totalité ; l'entre-nous à Douiret est l'ensemble des relations qui créent et sont créées par l'ensemble des douiri.

Un des postulats de base dans la réalisation de cette recherche a été ne pas appréhender la société comme une juxtaposition d'activités techniques et de rituels, les unes isolées des autres ; au contraire le fait technique nous est apparu comme un fait social total. Les techniques et les savoir-faire ou les gestes nous ont intéressés à l'aune du sens

qu'ils véhiculent et créent à l'intérieur du tissu de relations sociales de la localité. La société de Douiret est de type holiste c'est à dire que le tout, l'ensemble, le nous, est supérieur à ses parties ou à une personne prise séparément, dans l'espace de l'entre-nous qui est le terroir. Par certains aspects, ce travail de thèse se rapproche de la monographie.

La première partie présente l'organisation spatiale et les oppositions qui la construisent (Sahara, village, ancien village, nouveau village, terroir, maison). La maison en relation aux greniers est analysée comme élément fondamental dans le système douiri. Dans et de cette localité des tombeaux de saints marquent l'espace social : y aller en visite s'apparente tant à un rituel de réaffirmation d'une appartenance qu'à un échange avec le caractère surnaturel de leur baraka. A la suite de la présentation des échanges avec les saints, l'importance des nourritures comme révélateurs du lien social est abordée.

La deuxième partie concerne le tissage et sa place dans les relations sociales. Par une description de la technique d'ourdissage, de la terminologie arabe et chelha du métier à tisser et de la structure des objets tissés nous dégagons valeurs de cohésion et couple relationnel (intérieur/extérieur...). Le tissage apparaît comme une technique liée au mariage qui crée le social (le futur) et qui donne aux douiri les signes intérieurs (valeurs) et extérieurs (vêtements, voiles...) de leur appartenance ; ces signes définissent « l'être douiri ». La relation homme-femme, analysée au travers des couleurs des motifs tissés et des rituels de mariage, apparaît à Douiret comme une relation intérieur extérieur, blanc/rouge. La mise en évidence d'un style douiri permet d'approcher l'appartenance à la localité par le biais d'un faisceau de faits techniques et esthétiques.

En conclusion nous voyons en termes de hiérarchie de valeurs (L.Dumont) ce qui est essentiel pour les habitants de Douiret dans la définition de leur propre appartenance. La relation intérieur/extérieur, l'importance de la symétrie et de la couleur noire comme lien seront rappelés ainsi que parallèlement l'apport de ce travail dans l'étude de l'appartenance en anthropologie sociale.

Colonial words, nationalism, Islam, and languages of history in Algeria

James Robert McDOUGALL

Thèse de doctorat en histoire, sous la direction de Eugene L. ROGAN, soutenue à l'Institut des Etudes Orientales de l'Université d'Oxford, soutenue en octobre 2002.

L'histoire de l'Algérie contemporaine, et en particulier celle du nationalisme algérien, ne s'est donnée à lire, en général, qu'à travers des schémas résolument téléologiques. Les récits mythiques d'une nation unanime, qui se manifeste de façon inéluctable au terme d'une évolution transhistorique, n'ont fait que reprendre la succession d'autres formes mythiques, celles de la civilisation occidentale triomphante en terre coloniale. Les querelles historiennes se sont centrées sur le débat autour du partage des droits à la causalité d'une révolution inévitable, plutôt que sur l'examen des différentes formes de réponse à la situation coloniale. Notamment les processus de transformation au sein de la société algérienne colonisée, furent autant de projets, autant de possibilités orientés vers des buts différents, créateurs d'autres avenir possibles. 'La France', 'l'Algérie', sont posées comme êtres distincts, concrets, plutôt que d'être considérées en tant qu'espaces géographiques et discursifs qui s'entremêlent dans la lutte et le changement.

Cette thèse se propose d'examiner les conflits sociaux qui se sont déroulés autour de la représentation légitime de l'Algérie, en tant que communauté nationale, pendant le XXème siècle. Plus particulièrement, nous tâcherons d'étudier comment des Algériens ont pu concevoir leur passé, et comment à travers des conceptions de l'histoire ils ont pu projeter leurs différentes visions de l'avenir. Au centre de notre étude, nous avons privilégié un réexamen du rôle du mouvement de réforme Islamique moderniste (*salafīyya*), en prenant appui sur l'œuvre historiographique d'Ahmad Tawfiq al-Madani (1899-1983). Le projet des réformistes, et leur invention d'une vision particulière d'un passé national, sont replacés dans les conditions sociales de leur production, ce qui les donne à voir plus clairement comme des produits de stratégies particulières indissociables de la relation de pouvoir.